Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1980)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE

PAUL GUILLUY, *La culpabilité fondamentale. Péché originel et anthropologie moderne* (Recherches et synthèses, Section de morale, XI), Gembloux, Duculot, Lille, Centre interdisciplinaire des Facultés catholiques, 1975, 200 p.

Théologie contemporaine

Parmi les diagnostics formulés sur le mal qui habite notre humanité, celui que porte la théologie s'exprime notamment dans le terme de « péché originel ». Quel est le sens de cette notion et a-t-elle une pertinence dans le climat culturel qui est le nôtre? A cette question, cet ouvrage collectif répond d'abord par un ensemble de contributions relatives au témoignage de l'Ecriture, puis à la tradition patristique et thomiste, au Concile de Trente et à la doctrine de Luther, puis il en vient aux anthropologies modernes (Rousseau, Kant, Hegel), fait le point sur la notion juridique de « responsabilité collective », examine l'apport éventuel des sciences naturelles en ce domaine, puis celui des sciences humaines, pour déboucher enfin sur des conclusions quant au sens moderne du « péché de l'humanité », ainsi que sur une tentative de présentation catéchétique; ces derniers textes sont du professeur Guilluy, qui a dirigé l'ensemble de cette étude. La préface de Ph. Delhaye souligne également les points de convergence de cette recherche: c'est avant tout l'orientation vers le Christ (cf. Rom 5,1 5-21) qui évoque la solidarité dans le péché en fonction de la solidarité dans la grâce. — Mais comment en rendre compte aujourd'hui? La réponse s'inspire du personnalisme de Nédoncelle et de Mounier; on part donc de l'intersubjectivité, pour se demander ce qui la fausse, soit par rapport à Dieu, soit dans la relation aux autres; plus qu'une somme de désordres moraux, c'est une déviation de la conscience que l'humanité a d'elle-même. — Cependant, si telle est la nature de ce péché, qu'en est-il de son origine? Faut-il postuler un événement primitif qui en expliquerait l'universalité? Des penseurs athées comme Marx et Freud n'ont pas hésité à le faire aussi bien que la théologie traditionnelle. Toutefois cette hypothèse, sans être impossible, ne peut guère être retenue que sous certaines réserves, comme le montre bien la forte étude de Claude Heddebaut; une présentation courante du péché originel paraît invraisemblable par rapport aux données biologiques sur lesquelles travaille le savant moderne. Guilluy, au plan catéchétique, présente d'ailleurs le récit de la Genèse plutôt comme une « parabole montrant que la volonté orgueilleuse des hommes (Adam) et des femmes (Eve) d'être à eux-mêmes leurs dieux et de décider du bien et du mal, les faisait se heurter au mur de la mort, les engageait dans la honte, la souffrance, l'agressivité meurtrière (Caïn et Abel), la lutte au sein même du développement technique (Babel), l'imprévoyance devant les catastrophes naturelles (déluge) ». Sans conclure qu'il n'y ait en tout cela « qu'une image symbolique de la nature humaine... ou du décalage entre son aspiration infinie et sa finitude », il ne lui paraît « pas nécessaire d'admettre l'historicité d'un péché individuel d'Adam pour maintenir l'affirmation qu'il n'y a de salut définitif qu'en Jésus-Christ »; la solution serait plutôt celle d'un premier péché collectif, conçu comme premier d'une série, et non comme une catastrophe qui aurait d'un seul coup entraîné la perte d'un état prélapsaire surhumain exempt de souffrance et de mort.

LOUIS RUMPF

MARTIN BLAIS, *Réinventer la morale* (Education et religion, 1), Montréal, Fides, 1977, 158 p.

Il y a des petits livres qui sont grands par leur simplicité: telle est la vertu de celui-ci, qui ne s'encombre point d'un appareil technique et qui dissimule au maximum l'érudition au profit d'un dialogue immédiat et plein d'humour avec le lecteur, invité à se dépouiller des préjugés courants pour repartir de l'expérience quotidienne. Le préjugé dont il s'agit en l'occurrence est celui qui identifie la «morale» à son masque de croquemitaine, alors qu'elle ne nous convie à rien d'autre qu'à «se délivrer des règles, juger par soi-même et en définitive n'obéir qu'à soi», selon un propos d'Alain mis en exergue. La certitude qui conduit à cette réflexion, c'est qu'on n'échappe pas plus à la morale qu'on n'échappe à la mort, car aucun homme ne peut éviter de «régler une activité qui ne l'est pas par la nature». Jusque-là nous n'avons aucune peine à suivre l'auteur, mais quand, par ailleurs, il pose que l'homme «agit bien quand il agit conformément à sa nature», on se demande d'où viendra à la raison humaine cette connaissance de «ce à quoi nous inclinons naturellement»; certes il ne cache pas les apories de ce critère, face à des problèmes concrets que posent par exemple les techniques médicales de réanimation; aussi «ce qui convient à la nature» se transforme-t-il alors en «ce qui convient à la situation»; d'une façon plus générale, la connaissance croissante de la nature humaine aussi bien que les transformations de la société impliquent, on l'admet, que «la morale a changé, change et changera». Il n'en reste pas moins que, désireux de se dégager de toute obédience à un système pour s'attacher à «la morale tout court», ce docteur en sciences médiévales aussi bien qu'en philosophie ne saurait céler qu'il suit la piste du thomisme; il le fait avec un sens aigu de l'actualisation, qui lui permet de décaper magistralement par exemple les quatre vertus cardinales ou de bien différencier la notion de péché du sentiment de culpabilité; néanmoins, réagissant contre le danger de faire tellement appel à la foi qu'on néglige les considérations fondées uniquement sur la raison, il en reste à l'idée que l'Evangile, identifié par lui au surnaturel, «s'articule à la nature en la perfectionnant, comme la scie s'articule à la main pour la rendre capable d'opérations qui la dépassaient»; il aurait pu cependant trouver chez un Péguy, qu'il cite dans sa conclusion, l'aveu que la morale — et c'est vrai de la plus affinée — peut être «un enduit qui rend imperméable à la grâce». Sans une telle remise en cause, la suture de la morale naturelle et de la morale catholique demeure à nos yeux sujette à caution.

LOUIS RUMPF

KOTARO OKAYAMA, *Zur Grundlegung christlicher Ethik. Theologische Konzeptionen der Gegenwart im Lichte des Analogie-Problems*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1977, 268 p.

Ce livre est un intéressant témoignage du retour de la question de l'analogie dans le champ de la réflexion éthique. L'auteur, un théologien japonais, reprend la discussion ouverte, il y a environ 50 ans, par Barth et Brunner sur l'analogie de la foi. C'est que le débat provisoirement clos par le triomphe massif de Barth n'était en réalité pas fermé: en éthique on est obligé, aujourd'hui comme hier, de reprendre la question anthropologique et par là, d'une certaine manière, celle de la théologie naturelle. — S'appuyant sur une critique de Barth et de Brunner qui s'inspire du point de vue de Thielicke — ce qui représente les trois premières parties de son livre —, l'auteur débouche, dans la quatrième et dernière partie, sur ce qu'il appelle la possibilité

d'une éthique théologique fondée sur l'*analogia relationis*. Citons sa conclusion: « Von daher wird es schliesslich möglich und notwendig, *auf dem Grund der analogia relationis* eine neue, mit der leidenden Welt solidarische und für sich verantwortliche theologische Ethik der Leidensgemeinschaft darzustellen. Die Konzentration auf die Präsenz Christi, der durch sein Leiden die göttliche Herrlichkeit verwirklicht und die Seinen zum Leiden mit ihm aufruft, ist eine der wichtigsten Aufgaben heutiger theologischer Arbeit. »

ERIC FUCHS

GUY DURAND, *Sexualité et foi. Synthèse de théologie morale* (Héritage et Projet N° 19), Montréal, Fides, 1977, 426 p.

Un excellent livre, par un catholique désireux à la fois de comprendre les questions telles que les posent les hommes de ce temps, et d'écouter avec le même sérieux la tradition morale de son Eglise. Une information très sérieuse sur le plan historique, philosophique, et sur celui des sciences psychologiques et sociologiques, mais un peu courte à notre goût sur l'interprétation des textes bibliques. — Ce livre utile marque bien l'important renouveau de la réflexion morale catholique. A noter — et ce fait n'est pas sans importance! — que l'auteur est un laïc. Voici le plan de cet ouvrage: I. Présupposés doctrinaux et méthodologiques (avec une réflexion intéressante sur l'Anthropologie sexuelle); II. Un sens chrétien de la sexualité; III. Le comportement sexuel du chrétien (à notre goût la partie la plus contestable du livre parce qu'elle côtoie constamment les abîmes de la casuistique!).

ERIC FUCHS

JEAN-JACQUES VON ALLMEN, *La primauté de l'Eglise de Pierre et Paul. Remarques d'un protestant* (Cahiers œcuméniques 10), Fribourg, Editions universitaires, Paris, Le Cerf, 1977, 128 p.

En écrivant cet ouvrage, l'auteur a réalisé un acte œcuménique de grande portée. Il a manifesté du courage en déclarant que Rome doit défendre sa primauté « comme on défend une *vocation* » (p. 98), thèse inédite dans la tradition protestante. D'autre part, il a montré aussi de l'humilité en reconnaissant les limites de telles de ses intuitions. En particulier, M. von Allmen estime que Rome a valorisé la vocation de Pierre au détriment de celle de Paul. Mais il reconnaît loyalement la difficulté d'apporter un remède à la situation puisqu'il n'arrive pas à découvrir une succession *paulinienne* parallèle à la succession pétrinienne. Conformément au principe œcuménique de l'interpellation mutuelle, l'auteur demande aux catholiques de s'interroger sur ce point: la vocation primatiale de Rome ne s'est-elle pas « alourdie d'une toujours plus vorace ambition primatiale » (p. 21)? N'est-ce pas d'ailleurs le reproche le plus grave que les Réformateurs font à Rome? A ce sujet, je me demande si le dialogue ne devrait pas se concentrer sur la thèse développée par A. Ganoczy dans son ouvrage: *Calvin, théologien de l'Eglise et du ministère* (Paris, 1964, p. 416). Résumant la position du Réformateur, il écrit: « Comme ce gouvernement (de l'Eglise) doit être pastoral et non impérial, il est indispensable qu'aucun ministère ne puisse accaparer personnellement la totalité du pouvoir et de l'autorité. » Le catholicisme réagit tout autrement, car, à ses yeux, l'évêque a reçu la *plénitude* des fonctions transmissibles des Apôtres, et le pape, la *plénitude* du ministère pétrinien. C'est pourquoi, la thèse chère à M. von Allmen selon laquelle un pasteur réformé, sociologiquement, est un presbytre et, théologiquement, un évêque, me semble-t-elle contestable, car il y a équivoque entre les traditions catholique et protestante au sujet de la nature de l'épis-

copat. La même difficulté surgit face au ministère de Pierre, car il ne s'agit pas seulement de nous entendre sur l'existence d'une primauté, encore faut-il nous demander si cette plénitude que revendique Rome s'identifie avec cette « vorace ambition primatiale » dont parle M. von Allmen. En particulier, il serait nécessaire d'étudier si le pouvoir de « lier et délier » de *Mat.* 16, 19 implique cette *plénitude* dont parle Vatican I et si cette même plénitude est compatible avec une authentique collégialité. A la fin de son ouvrage, M. von Allmen estime que la reconnaissance de la primauté de Rome n'est pas une condition nécessaire pour qu'une Eglise possède l'ecclésialité, mais cette reconnaissance du ministère de Pierre est un *signe* de pleine ecclésialité (cf. p. 99). J'éprouve une difficulté à suivre l'auteur sur ce point. En effet, si une communauté chrétienne refuse d'accepter un moyen de salut donné par le Christ — et la primauté de Rome est, selon M. von Allmen, une vocation évangélique — comment l'ecclésialité de cette Eglise locale ne serait-elle pas blessée par cette absence de communion avec le pape? Mais que nous puissions parler d'un sujet aussi délicat dans une atmosphère si fraternelle, n'est-ce pas un signe du progrès réalisé dans le dialogue œcuménique?

GEORGES BAVAUD

HANS-MARTIN BARTH, *Taschen-Tutor Dogmatik*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1977 (sur fiches).

Cette nouveauté est l'indication d'un fait relativement récent: l'apprentissage de la théologie et de ses disciplines suit de plus en plus l'évolution de la pédagogie. Elle ne se fait plus au hasard, individuellement ou à l'aide d'un manuel, mais, notamment, avec les méthodes de ce qu'on appelle la « Lernpsychologie ». Composé de cartes de différentes couleurs, le *Taschentutor* donne des informations générales sur chaque chapitre de la dogmatique et en précise chaque fois les objectifs pédagogiques. Il propose des tâches qui permettent à l'étudiant de s'approprier un domaine par des lectures précises et par une répétition systématique. Une série de questions à l'endroit de chaque domaine particulier conduit à une connaissance approfondie; cet exercice est facilité par les réponses et les références bibliographiques correspondant aux questions posées. — Celui qui utilise ce « jeu de cartes » en en suivant les instructions aura une connaissance détaillée du vaste domaine de la théologie systématique. Il saura identifier les procédés d'argumentation et les principaux problèmes et sera ensuite à même d'en rendre compte dans son travail de théologien et de praticien. — L'outil proposé est plus qu'original. S'il facilite d'une part l'acquisition de la matière dogmatique, il demande aussi un effort considérable et intensif pendant onze semaines au moins.

KLAUSPETER BLASER

REGIN PRENTER, *Theologie und Gottesdienst. Gesammelte Aufsätze.* Göttingen, Forlaget Aros Arthus et Vandenhoeck & Ruprecht, 1977, 291 p.

Regin Prenter, le théologien le plus connu du Danemark, a fêté en 1977 son soixante-dixième anniversaire. A cette occasion un groupe d'amis a édité un recueil de ses plus importants articles, en allemand, français et anglais, parus entre 1946 et 1971. Ce choix d'études, publiées au départ dans diverses revues, illustrent le vaste champ de recherche de Prenter, dont les sources sont multiples: tradition danoise, Martin Luther, Karl Barth, anglicanisme et catholicisme, la communauté de la prière. Le tout forme pourtant une unité bien structurée.

KLAUSPETER BLASER

Studi Storico-religiosi, pubblicati dalla Scuola di Studi storico-religiosi dell'Università di Roma, Vol. I, Fasc. 1, Anno 1977. L'Aquila, Japadre Editore. 1 vol. 17 × 24 cm, 223 p. Prix de l'abonnement annuel (2 fasc.) : 12 000 lires (étranger 15 000 lires).

La revue dont je me borne ici à signaler la parution récente continue sous un nouveau titre et sous la direction de Mme G. Piccaluga les « Studi e Materiali di Storia delle Religioni » fondés en 1925 par Raffaele Pettazzoni. Au sommaire : *L'« Eroe del diluvio » nella tradizione Mesopotamica »* d'A. M. G. Capomacchia, *Polycrates and his ring* de H. S. Versnel, *Irruzione di un passato irreversibile nella realtà romana* (sur les formules du type *Ille ego qui quondam...*) de G. Piccaluga, *« Humanitas » as seen by Epictetus and Musonius Rufus* de W. Klassen, *Poesia e religiosità nel IV Discorso di Ambrogio sulla creazione (Exam. III 1, 1 sgg.)* de P. Siniscalco, *Il tempo e la storia in Simmaco e Ambrogio* de P. Meloni, *Il* De Gratia *di Fausto de Riez* de M. Simonetti, *Marsilio Ficino e il* De Resurrectione *di Atenagora* d'E. Lupieri, enfin *L'esegesi Erasmiana di alcuni passi della* Lettera ai Romani, de M. G. Mara. Des comptes rendus nombreux et une liste d'articles de périodiques intéressant l'histoire des religions contribuent à l'enrichissement de ces *Studi*. Par la prépondérance de fait qu'ils accordent aux traditions proche-orientale, gréco-romaine et chrétienne, tout en s'ouvrant par principe aux plus vastes horizons — les articles bibliographiés touchent aux patrimoines religieux des cinq continents —, ils sont appelés à rendre de grands services aux disciplines aujourd'hui réunies sous la dénomination de sciences religieuses, qui ne disposent pas encore, faut-il le rappeler, d'un instrument de travail ainsi spécialisé.

FRANÇOIS LASSERRE

ROBERT SASSO, *Georges Bataille: le Système du Non-savoir. Une ontologie du jeu.* (Arguments), Paris, les Editions de Minuit, 1978, 242 p.

Philosophie contemporaine

Vouloir présenter un « système du non-savoir » est assurément paradoxal, et c'est à la réflexion de ce paradoxe, conçue comme constituant le centre de la pensée de Bataille, qu'est consacré ce livre intelligent. — Reprenant l'idée hégélienne que la philosophie est un savoir total, Bataille tente d'en dégager la nécessaire implication de non-savoir qu'il découvre dans les déchets de la pensée systématique. Concentrée sur ces derniers, la pensée devient scatologie ou hétérologie, c'est-à-dire système du non-savoir. Système, parce que c'est par l'exaspération de la méthode philosophique qu'apparaît son autre. Système du « non-savoir », parce que cette mise en question du savoir n'aboutit à aucune réponse, à aucune science. Ainsi excédée, la philosophie perd son but et, de travail, devient jeu, questionnement gratuit, sans projet, mise en jeu de la pure chance. — Robert Sasso montre cette méthode de la réflexion bataillienne à l'œuvre dans ses principaux concepts, qui sont tous des expressions de ce paradoxe du déchet, de cette autodestruction du discours philosophique que l'écrivain veut produire dans son système du non-savoir, du savoir à jamais inachevé, à jamais impossible. Tel est le sens (-non-sens) de ces termes: excès, violence, extase, mort, néant, outrage, folie, transgression, souveraineté, continuité, excretus, non-chose, non-savoir, hétérogène, communication, dépense, jeu, poésie, chance... Et pour entrer aussi dans le jeu, l'auteur en ajoute un de son cru: l'hubris. — Il veut voir dans le système impossible de Bataille la preuve, sans cesse reprise, sans cesse à reprendre, de l'inachèvement nécessaire des systèmes, et la méthode de cette preuve: la recherche des déchets du savoir, des concepts autodestructifs et par conséquent inassimilables par le savoir, cette recherche devant être faite par jeu, comme une

action dépassant son projet, posant la question souveraine, au-delà de toute réponse. — Mais peut-il y avoir une méthode du non-savoir?

GILBERT BOSS

JEAN THEAU, *La Philosophie de Jean-Paul Sartre*, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1977, 101 p.

Dans ce bref ouvrage, initialement destiné à figurer comme chapitre d'une histoire de la philosophie au XXe siècle, l'auteur se propose d'introduire à la philosophie de Sartre et non d'en présenter une analyse exhaustive. Reconnaissant dans son avant-propos les sentiments mitigés qu'il éprouve à l'égard de l'existentialisme sartrien, mélange d'admiration, d'irritation et de refus, il s'efforce tout d'abord de comprendre les raisons du succès de cette philosophie. Elles sont multiples, mais une surtout lui paraît déterminante: Sartre a su donner à la problématique de l'athéisme une formulation nouvelle dans les termes d'un humanisme qui dépeint l'homme dans son délaissement métaphysique mais appelle aussi à la foi en un règne de l'humanité. L'auteur consacre ensuite un chapitre à l'engagement politique de Sartre, dont il condamne l'extrémisme qui révèle une constante de la pensée du philosophe: cette propension à radicaliser les choix, à imposer aux idées un passage à la limite dont elle tire sa vigueur mais également un trop fréquent schématisme. Le chapitre traitant des premiers écrits philosophiques de Sartre met en évidence la manière dont la tradition du spiritualisme français y est à la fois reprise et subvertie grâce à l'apport de la phénoménologie husserlienne. De ce double héritage naîtra une philosophie du Cogito soucieuse de restituer au monde son épaisseur sans pour autant limiter l'autonomie de la conscience qui s'atteste comme liberté, de façon exemplaire, dans les productions de l'imaginaire. Passant à l'analyse de *L'Etre et le Néant*, l'auteur insiste sur le déplacement qu'y opère la pensée sartrienne des analyses assez psychologisantes des premiers essais vers une ontologie générale qui assure le fondement des descriptions phénoménologiques. Et c'est selon la double perspective de la réflexion ontologique et de l'exemplification phénoménologique que l'auteur présente les concepts-clés de cette œuvre dans un exposé succinct mais toujours clair. A propos de la *Critique de la Raison dialectique*, il s'attache surtout à clarifier le projet critique qui guide la démarche sartrienne et dont l'enjeu est de fonder philosophiquement la dialectique pour garantir sa validité et circonscrire son champ d'application. Il consacre ensuite son analyse aux trois étapes constitutives du déploiement de la dialectique sartrienne (dialectique *constituante* dans la praxis individuelle, *anti-dialectique* de la sérialité et dialectique *constituée* dans les groupes) et conclut son étude par un ensemble de considérations critiques dans lesquelles il reproche à Sartre de maintenir, dans son ouvrage, une position équivoque quant à la légitimité et au caractère inéluctable de la violence et d'osciller entre un pessimisme envers l'histoire passée et présente et un optimisme pour l'avenir lointain que rien dans sa pensée n'est apte à justifier. Dans une rapide conclusion, l'auteur tire le bilan de la philosophie sartrienne: à son actif, il attribue de nombreuses et pénétrantes descriptions phénoménologiques qu'il juge d'un apport certain à une meilleure compréhension de l'homme. Mais le passif est lourd puisque, selon l'auteur, Sartre porte la responsabilité d'avoir bloqué l'essor de la métaphysique en faisant prévaloir une ontologie réductrice. On peut regretter que ces jugements soient posés de manière assez abrupte, affirmés plus que soutenus par des arguments probants. Ici, le choix de la brièveté est fait au détriment de l'ambition de convaincre le lecteur. Mais, en dépit de cette impatience à conclure, cet ouvrage remplit l'objectif qu'il s'était fixé: initier à la philosophie de Sartre.

FRANÇOISE BONHÔTE

ERNST TUGENDHAT, *Vorlesungen zur Einführung in die Sprachanalytische Philosophie.* Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1976, 535 p.

Cette « introduction » ne veut pas être une simple présentation d'un courant de la philosophie contemporaine, mais une introduction à la philosophie, à la recherche de la vérité, dont il est montré qu'elle s'impose à la raison comme l'action préférable par excellence. Si ces leçons se présentent pourtant sous le titre d'introduction à la philosophie analytique du langage, c'est parce que l'auteur estime que la raison est essentiellement linguistique et que c'est par l'analyse de la compréhension de l'être comme dimension linguistique que peut actuellement être visé le but de la philosophie traditionnellement définie comme connaissance à priori. C'est en effet l'ontologie que E. Tugendhat veut renouveler en élargissant et dépassant la « théorie de l'objet » dans une sémantique formelle dont la question fondamentale deviendrait: « que signifie comprendre une phrase? ». L'*Introduction* se propose donc de préparer la réponse à cette question en justifiant la position analytique dans une discussion avec la théorie traditionnelle de l'être objectif, sa rivale, en cherchant à élaborer de nouveaux concepts à partir de cette tradition (l'auteur se voit notamment des précurseurs en Aristote, les nominalistes et Heidegger), et en répondant à l'ontologie objective par une reconstruction linguistique des objets. — C'est Husserl qui sert de partenaire de discussion principal en tant que représentant de la philosophie « objective » pour laquelle les objets sont pensables (c'est-à-dire représentables) et existent indépendamment du langage, les mots s'y rapportant de l'extérieur. Les limites de cette conception mises en évidence, l'auteur oppose à la définition de la signification par la référence des mots aux objets représentés celle de Wittgenstein qui en fait le mode d'emploi des phrases. Ce « principe de la philosophie analytique » en détermine la méthode et mène à comprendre les propositions assertoriques à partir de leur valeur de vérité et du jeu de vérification qui lui donne son sens. La référence à des objets préexistants étant exclue, ce jeu implique que les objets se construisent dans le langage. Un développement du concept d'identification de Strawson permet de faire apparaître l'objet concret comme produit d'une sélection opérée par les « substantifs », qui acquièrent leur sens « objectif » et stable grâce au système d'équivalences des termes singuliers et des termes déictiques permettant de se rapporter à une même situation perceptive à partir des autres et de constituer ainsi le système intersubjectif des positions spatio-temporelles qui fonde toute identification objective concrète. — Après avoir ainsi montré que l'objet n'existait pas hors du langage, le livre s'achève sur un programme et une anticipation hypothétique des recherches visant à répondre à la question fondamentale de la sémantique formelle. — Cette œuvre d'E. Tugendhat est remarquable non seulement par les contributions particulières qu'elle apporte à la philosophie analytique et par la clarté et la rigueur de sa pensée et de son style, mais surtout par son ambition de donner à cette position une cohérence systématique et une portée philosophique capables de lui faire affronter les questions de l'ontologie traditionnelle, de la concurrencer et de la défier.

GILBERT BOSS

JACQUES D'HONDT, *L'idéologie de la rupture* (Philosophie d'aujourd'hui), Paris, PUF, 1978, 191 p.

Jacques D'Hondt, spécialiste de Hegel et de Marx, a réuni sous ce titre neuf articles qui ont paru dans diverses revues — dont la présente — entre 1971 et 1976. C'est un livre qui a ses moments polémiques; c'est que, comme le montre le dernier essai, si la critique dialectique consiste à comprendre un système de l'intérieur pour

pouvoir le supprimer-dépasser (aufheben) — comme Marx l'a fait de Hegel —, elle doit aussi, dans l'immédiat, dénoncer l'erreur comme telle. C'est ce deuxième aspect de la critique qui me paraît privilégié ici, du moins lorsque l'auteur s'en prend à ce qu'il nomme le « rupturalisme », pensée qui s'attache à la rupture pour elle-même, à la dispersion, à la différence, pensée anti-dialectique par excellence, dont le représentant principal est Michel Foucault. La fameuse bataille entre Structure et Histoire ne semble donc pas terminée, ou en tout cas elle renvoie encore quelques échos... Mais en quoi le « rupturalisme » est-il une idéologie? D'abord, il fait partie d'un système global de représentations, qui règne dans tous les domaines de la pensée; ensuite, en tant qu'il se prétend indépendant du contexte historique et social, il relève de la définition qu'Engels donnait de l'idéologie: une pensée qui méconnaît ses origines; enfin, il semble convenir particulièrement à une jeunesse bourgeoise inquiète. — Cependant, la rupture ne date pas d'aujourd'hui. En effet, l'auteur la voit déjà à l'œuvre dans le récit de l'Apocalypse — qui décrit la substitution immédiate du nouveau monde à l'ancien —, ou dans la pensée utopique — qui propose un mirage, un rêve, court-circuitant les médiations —, ou encore dans la métaphysique elle-même — qui cherche l'éloignement, la rupture avec le réel, et qui est prise de vertige lorsqu'elle construit et déconstruit les mondes. Face à ces tendances à la rupture, l'auteur propose la dialectique. Grâce à elle, on peut montrer que les ruptures restent liées à ce avec quoi elles veulent rompre. Ainsi de l'Apocalypse — où le nouveau monde apparaît comme l'image inversée de l'ancien, celui-ci contenant virtuellement celui-là —; ainsi de l'utopiste — dont les rêves naissent dans ce monde et qui se révèle en fin de compte complémentaire de son adversaire, le positiviste —; ainsi de la métaphysique — dont les points d'appui historiques sont la division du travail, l'individualisme atomiste et l'anhistorisme. La pensée dialectique peut donc « récupérer » ces trois figures de la rupture, montrant l'importance du moment apocalyptique, la perspicacité critique de l'utopie et la nécessité de la séparation métaphysique entre esprit et nature. — La pensée dialectique intègre ces ruptures; ne tend-elle pas elle-même vers la révolution? Seulement, la rupture dialectique ne se veut pas absolue, elle se place dans la continuité des ruptures, comme l'auteur l'indique dans un essai intitulé « Le commencement ». Le commencement, l'avènement, le surgissement de quelque chose, est-il écrit, implique une permanence, une durée. Il n'y a donc pas de commencement absolu, comme le voudraient les rupturalistes. Un commencement ne résulte pas d'une liberté, comme le prétend l'illusion subjectiviste. Un commencement ne peut s'inscrire que dans la durée propre des choses; l'esprit doit le restituer à la fluidité du processus dynamique qui l'engendre. Cependant, il semble, selon l'auteur, qu'on peut en hâter le surgissement, en aiguisant la contradiction, en revenant au « travail du négatif ». — D'autres articles commentent certains aspects de Hegel et de Marx: par exemple, Jacques D'Hondt examine le concept d'autonomisation qui apparaît chez ce dernier; ce concept nomme le mouvement selon lequel des systèmes partiels tendent à devenir indépendants du système supérieur qui les englobe — ainsi du capital par rapport au travail. — *L'idéologie de la rupture* est un livre résolument optimiste, où s'affirme la foi dans le progrès historique, ascension circulaire produite « par l'accumulation des résultats d'un travail humain historique continuel ». La dynamique de l'histoire naît de « l'activité humaine essentielle, la praxis, le travail ». Ecrit de manière alerte et vigoureuse, d'une lecture agréable, ce livre ne satisfera peut-être pas entièrement ceux qui se sont laissé interroger par les questions survenues après Hegel et Marx.

JEAN-MARC WENGER

BIBLIOGRAPHIE

1. THÉOLOGIE CONTEMPORAINE

P. Guilluy: *La culpabilité fondamentale* (L. Rumpf) 105
M. Blais: *Réinventer la morale* (L. Rumpf) 106
Kotaro Okayama: *Zur Grundlegung christlicher Ethik* (E. Fuchs) 106
G. Durand: *Sexualité et foi* (E. Fuchs) 107
J.-J. von Allmen: *La primauté de l'Eglise de Pierre et Paul* (G. Bavaud) 107
H.-M. Barth: *Taschen-Tutor Dogmatik* (K. Blaser) 108
R. Prenter: *Theologie und Gottesdienst* (K. Blaser) 108
Studi Storico-religiosi (F. Lasserre) 109

2. PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

R. Sasso, Georges Bataille: *Le Système du Non-savoir* (G. Boss) 109
J. Theau: *La Philosophie de Jean-Paul Sartre* (F. Bonhôte) 110
E. Tugendhat: *Vorlesungen zur Einführung in die Sprachanalytische Philosophie* (G. Boss) 111
J. d'Hondt: *L'idéologie de la rupture* (J.-M. Wenger) 111

Ont collaboré à ce numéro 1980–I:
André Dumas, Faculté libre de théologie protestante de Paris, 83, Bd Arago, F-75014 Paris
Michael Heyd, The Institute for advanced study, University of Princeton, New Jersey 08540
Jean-Pierre Schobinger, Faculté des lettres de l'Université de Zurich, Höschgasse 29, 8008 Zurich
Jan de Greef, Faculté des lettres de l'Université de Fribourg, 25, av. Général-Ruquoy, B-1420 Braine l'Alleud
Michel Combès, 13, pl. Fernand-Pelloutier, F-81000 Albi
Olivier Fatio, Faculté de théologie de l'Université de Genève, Petit-Elysée, 1298 Céligny
Jacques May, Faculté des lettres de l'Université de Lausanne, 68, av. de Rumine, 1005 Lausanne

---